DOSSIER PEDAGOGIQUE

EXPOSITION TEMPORAIRE « BRUXELLES, NOVEMBRE 1918 »

26/09/2018 - 06/01/2019

1ÈRE, 2ÈME ET 3ÈME ANNÉES DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

INTRODUCTION

Le 11 novembre 1918 marque la fin de la Grande Guerre. Pour Bruxelles s'annonce la fin d'une occupation qui aura duré près de 50 mois. Comment les Bruxellois ont-ils vécu la fin de la guerre, et quels ont été les enjeux majeurs auxquels Bruxelles a été confrontée pendant cette période ?

À travers des photos et documents historiques ainsi que des films d'archives, l'exposition *Bruxelles, novembre 1918*, plonge les visiteurs dans le Bruxelles tourmenté de 1918. Prise dans la gestion des problèmes sanitaires, Bruxelles doit faire face à l'accueil des réfugiés, au retour des combattants et des exilés ainsi qu'à la nécessité d'instaurer la paix sociale et d'organiser une nouvelle démocratie.

Cette exposition a été réalisée par le Centre d'Etudes Guerres et Société contemporaine /Archives de l'Etat dans le cadre des commémorations du 100ème anniversaire de la Grande Guerre.

Dans ce dossier pédagogique à destination des classes de l'enseignement inférieur du secondaire, vous trouverez des propositions de thématiques à aborder en classe afin de poursuivre la discussion avec les élèves après la visite, de faire émerger un débat au sujet de questions historiques ou actuelles ou tout simplement, de prolonger la visite de l'exposition en classe sous différentes formes.

Nous vous proposons ci-dessous quatre modules pouvant chacun être traités en classe en une cinquantaine de minutes – adaptables en fonction de vos besoins et souhaits – et qui reprennent les thèmes suivants :

- Vivre sous l'occupation
- Les lendemains immédiats
- La mémoire de guerre
- Les croisements de populations

PROPOSITION DE QUATRE MODULES A TRAITER EN CLASSE

1/ VIVRE SOUS L'OCCUPATION

Dans la Belgique occupée, la faim se fait rapidement sentir. Le pays, l'un des plus urbanisés d'Europe, comptait, déjà avant-guerre, sur les importations pour nourrir sa population. L'invasion allemande met fin à celles-ci. Émue par les souffrances des populations belges et du Nord de la France, la « Commission for Relief in Belgium » est créée aux USA. Cette association internationale va mener une des premières missions humanitaires de l'histoire. La production nationale n'échappe pas aux réquisitions : fermes, abattoirs, laiteries font l'objet de réquisitions de la part des troupes de l'occupation, ainsi que les matériaux ; les matières premières disparaissant peu à peu. Lors de la seconde moitié de l'Occupation, des visites domiciliaires sont organisées avec saisies à la clé. A Bruxelles, les chevaux aussi sont réquisitionnés en août 1917. La main d'œuvre n'échappe pas non plus au système de réquisition.

Cette expérience extrêmement dure de l'Occupation contribue à nourrir l'esprit de vengeance de nombreux Belges à la Libération.

Affichez cinq images provenant de l'exposition. Un peu plus loin dans ce dossier, vous trouverez une sélection de 5 images que vous pouvez exploiter pour cette thématique ainsi qu'un lien reprenant toutes les photos du dossier en haute résolution.

Il s'agit ici de susciter la discussion en privilégiant d'abord la description ; ensuite la mémoire de l'exposition et l'interprétation ; enfin, en interrogeant l'utilité de montrer ces images.

1e partie de l'animation

- *Description*

Interrogez tout le groupe d'élèves au sujet des images que vous leur présentez.

Que voient-ils ?

Durée estimée : 15'

- *Mémoire de l'exposition et interprétation*

De quels contenus chacun se souvient-il en lien avec ces images ? Dans quels contextes se trouvaient-elles ? Que signifiaient-elles au sein de l'exposition ?

Durée estimée : 15'

- *Contextualisation*

L'enseignant replace les images dans le contexte de l'exposition à l'aide des commentaires qui les accompagnent dans l'expo.

En quoi est-ce utile (ou pas ?) de montrer aujourd'hui ces documents ?

Durée estimée : 15'

2e partie de l'animation

Nous vous proposons ensuite un travail par sous-groupes. Les élèves vont se placer du côté de l'image qui les a le plus touchés. Les sous-groupes sont ainsi constitués de 2 à 5 élèves maximum (si une image recueille plus d'élèves, les diviser en sous-groupes).

- *Chaque sous-groupe est amené à argumenter son choix du point de vue philosophique, du sens de la vie qu'il y trouve aujourd'hui.*

Quels prolongements proposer à l'interprétation historique de ces documents iconographiques ?

L'enseignant passe une fois dans chaque sous-groupe et propose de désigner un porte-parole.

Durée estimée : 15'

- Chaque porte-parole propose à l'ensemble du groupe l'argumentation de son groupe.

L'enseignant anime ensuite le débat. Rien n'est vrai ou faux. Tout est marchepied pour étayer la discussion.

Quelles sont les grandes affirmations, les grandes idées qui ressortent et quelle serait la question philosophique qui regroupe les ressentis des élèves ?

Durée estimée : 25'

Image 1

Durant la dernière année de guerre, la plupart des rues de Bruxelles sont plongées dans une obscurité totale pendant la nuit. Cette situation n'est pas seulement due à une pénurie de gaz ou d'électricité mais également au fait que les autorités allemandes veulent que Bruxelles reste invisible du ciel. Elles veulent ainsi éviter que l'aviation britannique ne bombarde les installations militaires. Les familles bruxelloises sont par ailleurs très économes avec la lumière car les bougies sont devenues rares et donc très chères.

Archives de la Ville de Bruxelles

Image 2

Une classe où l'on vient de distribuer les couques scolaires. La couque scolaire est faite de farine blanche et de graisse animale et représente environ 200 calories. Dans la plupart des écoles, on veille à ce qu'elle soit immédiatement mangée pour éviter que les parents – ou les enfants – ne soient tentés de la revendre. La guerre touche durement les adultes et n'épargne pas les enfants. La plupart des familles souffrent de la pauvreté et les enfants font de longues files avec leurs parents pour obtenir de la nourriture, des vêtements, du charbon pour se chauffer....

CegeSoma – Archives de l'Etat

Malgré les énormes carences sur le plan alimentaire, les associations caritatives s'accordent sur le fait que les enfants doivent être le plus possible épargnés. Dès lors, dès les premières années de guerre, des initiatives spécifiques sont prises pour les jeunes Bruxellois. Les mères qui allaitent ont par exemple droit à des rations supplémentaires, le lait de vache est plus soigneusement contrôlé pour éviter les fraudes et la quasi-totalité des enfants scolarisés reçoivent chaque jour un bol de lait au chocolat et une « couque scolaire ». Même si le poids moyen à la naissance est en diminution, la mortalité infantile reste contenue.

Images 3

Archives Générales du Royaume/Fonds Dessins et illustrations Première Guerre Mondiale

Les Bruxellois ont non seulement trop peu à manger mais ils se nourrissent mal. Les denrées sont de piètre qualité. Le pain, l'aliment de base par excellence avant-guerre, ne contient presque plus de froment et est désormais fabriqué à base de farine de pommes de terre, d'épeautre et de fourrage pour bestiaux. Il est clair que certains boulangers sont tentés de couper la farine de blé avec des additifs non comestibles tels la sciure de bois.

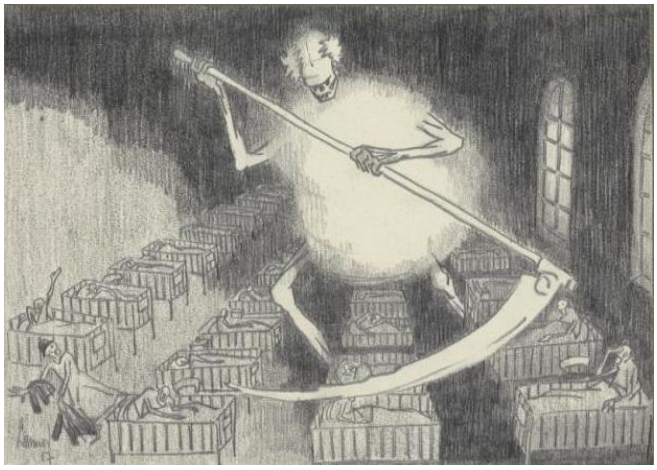
Parallèlement, la consommation de viande régresse fortement. Le lard, considéré avant 1914 comme l'aliment du pauvre, est désormais apprécié par la bourgeoisie pour la richesse de son goût, si l'on en croit le témoignage d'un journaliste en 1918. Divers témoignages font également mention de chats passant à la casserole. L'image peu appétissante de cette vitrine de charcuterie ne serait donc pas le fruit de la seule imagination du dessinateur.

Image 4

CegeSoma – Archives de l'Etat

À partir de début 1918 se pose le problème de la collecte des immondices : tous les chevaux du service ont été saisis par les Allemands. Pour les remplacer, l'administration communale achète des bœufs mais ils tombent rapidement malades. La ville est dès lors confrontée à une montagne de détritus comme l'écrira le *Pourquoi Pas ?* après la guerre. Le recours à la force humaine est l'ultime moyen comme en témoigne ce cliché de février. Sur ces entrefaites, la Ville se fait un point d'honneur à laisser des immondices bien en vue près du quartier général allemand (la *Kommandantur*) rue de la Loi. En réaction à cette provocation, les Allemands décident finalement de mettre une vingtaine de chevaux à sa disposition.

Image 5



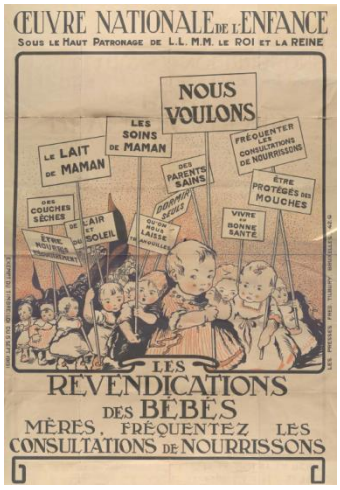
Diverses maladies entraînent une augmentation de la mortalité à partir de 1917.

Des pics sont atteints en 1918 et en 1919 (dessin de 1917).

Archives de la Ville de Bruxelles

Pour les Bruxellois, 1918 est l'année la plus pénible de la guerre. Pour soutenir ses offensives militaires sur le front occidental, l'armée allemande pille sans cesse davantage les produits de base en Belgique occupée. Les pénuries alimentaires persistantes et toujours plus importantes provoquent quelques mouvements de grève ainsi que des troubles tandis que la faim rend les citadins affaiblis encore plus vulnérables face aux maladies. C'est surtout la grippe espagnole, inconnue et potentiellement mortelle, qui provoque une véritable panique.

Prolongement possible



Pour pouvoir bénéficier de l'aide du CNSA, les familles qui ont des enfants en bas âge sont obligées de fréquenter les consultations pour nourrissons. Les résultats de cette vaste mobilisation sont spectaculaires car, malgré toutes les privations causées par l'occupation, la mortalité des nourrissons baisse significativement pendant la guerre ! Ceci particulièrement à Bruxelles où le réseau d'œuvres privées et publiques tournées vers les enfants est très dense.

La paix retrouvée, de nombreuses mesures et institutions nées de la guerre resteront en place. En témoigne la création, en 1919, de l'œuvre Nationale de l'Enfance (ONE) qui vise à pérenniser l'action nationale de protection de l'enfance engagée en 1915 : consultations de nourrissons, crèches, repas scolaires, colonies au grand air.

Il s'agissait de lutter contre la mortalité infantile notamment en stabilisant les comportements de prévention. La consultation de nourrissons, au centre de son action, assure le suivi de la santé de l'enfant par une pesée régulière, encourage l'allaitement maternel, donne des conseils aux mères quant à l'alimentation du jeune enfant et à la façon de l'élever «hygiéniquement». Ces conseils, de même que l'évolution du poids et de la taille de l'enfant, sont consignés dans un carnet du nourrisson.

La mission de l'ONE est définie dans l'article 2 de la Loi du 5 septembre 1919 qui précise que : *L'Œuvre Nationale a pour attributions d'encourager et de développer la protection de l'enfance, et notamment : de favoriser la diffusion et l'application des règles et des méthodes scientifiques de l'hygiène des enfants, soit dans les familles, soit dans les institutions publiques ou privées d'éducation, d'assistance et de protection ; d'encourager et de soutenir, par l'allocation de subsides ou autrement, les œuvres relatives à l'hygiène des enfants ; d'exercer un contrôle administratif et médical sur les œuvres protégées.* D'emblée les missions de l'ONE sont définies dans une optique d'éducation sanitaire, ce qui est relativement innovant pour l'époque.

2/ LES LENDEMAINS IMMEDIATS

La fin de la Grande Guerre, bien que synonyme de libération, ne marque pas pour autant la fin de tous les problèmes. Le suffrage universel est instauré mais il ne concerne que les hommes et quelques catégories particulières de femmes (veuves de guerre, héroïnes…). La presse à la solde des Allemands disparaît et les principaux quotidiens reparaissent à partir du 18 novembre 1918. . Il faut reconstruire le pays, accueillir les soldats, les prisonniers et ceux qui rentrent d'exil. Bref, restaurer une « vie normale » tout en honorant une mémoire de guerre.

Alors qu'aujourd'hui le 11 novembre est surtout synonyme de de paix et de réconciliation, l'armistice de 1918 suscite des sentiments bien différents parmi la population bruxelloise. Beaucoup de journaux plaident l'application de représailles sévères à l'encontre des Allemands et de l'Allemagne.

Dès la mi-novembre, les commerces tenus par des Allemands et ou par des Belges soupçonnés de s'être enrichis pendant le conflit sont pris à partie et font l'objet de boycott tandis que la plupart des citoyens allemands et autrichiens résidant en Belgique sont contraints de quitter le pays. Des femmes à qui l'on reproche d'avoir eu des relations amoureuses avec des Allemands sont également publiquement humiliées.

Sur le même modèle que l'exercice n°1, nous vous proposons d'inviter les élèves à commenter une série d'images issues de l'exposition.

Images 1 et 2

Maisons de commerce à boycotter

1° La pâtisserie PINCHART, située à l'angle de l'avenue de Tervueren et de la rue des Tongres;

2° Le café restaurant " DERBY ", propriétaire REMY, avenue de Tervueren, 24.

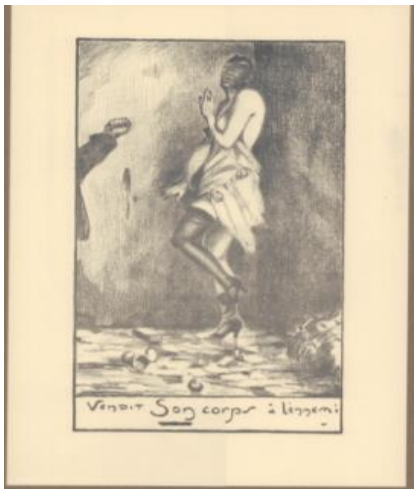
Pendant quatre années, ces deux maisons ont été fréquentées exclusivement par des tas de morveux officiers boches, attirés par la grande amabilité et les petits soins obséquieux dont les entouraient les tenanciers intéressés.

BELGES ! Nous devons faire le vide autour de ces établissements, dont les propriétaires se sont bochement enrichis.

Archives de la Ville de Bruxelles : Fonds 14-18 (collections diverses) et Fonds Keym

Les commerçants et tenanciers de café belges qui ne sont pas d'origine allemande mais qui ont fait de bonnes affaires avec les Allemands sont boycottés (*tract*). Des commerçants qui, durant la guerre, ont vendu des produits à des prix exorbitants font l'objet de railleries (*dessin*).

Image 3



Le dessinateur bruxellois James Thiriar livre son interprétation d'une femme ayant « vendu » son corps à l'ennemi. Nous voyons une silhouette à moitié dénudée juchée sur des talons, qui symbolisent un style de vie volage. Les cheveux sont coupés et le visage est littéralement noirci. En janvier 1919, un journaliste parisien écrit même que les femmes françaises aux cheveux courts – à l'époque à la mode dans la capitale française – ont intérêt à ne pas se montrer à Bruxelles. Il les met en garde : «Vous ne pourriez sortir sans ameuter les passants».

War Heritage Institute/Fonds iconographique

Image 4

Durant la guerre déjà, en France et en Angleterre non-occupées, sont imprimées des affiches dénonçant les crimes des Allemands. Elles encouragent les Belges à boycotter les produits allemands. Après l'armistice, ces appels sont réitérés.

War Heritage Institute/Fonds iconographique

Image 5

Le journal satirique bruxellois *La Cravache* paraît à partir de fin novembre 1918. Par cette campagne d'affichage, le journal appelle le public à l'acheter tout en exaltant la « sainte haine » contre le peuple allemand et à ne pas oublier « ce qu'ils nous ont fait ». Alors que la guerre est encore fraîche dans les mémoires, *la Cravache* met les Bruxellois en garde contre l'oubli et le pardon. De tels propos sont emblématiques des premiers mois de la sortie de guerre.

Le rejet des « Boches » est le thème favori de quantité de caricatures et autres affiches : après des années de censure, la presse est le réceptacle des frustrations accumulées durant la guerre.

Archives Générales du Royaume/ Fonds Affiches illustrées Première Guerre Mondiale

1e partie de l'animation

- Posez aux élèves les questions suivantes :

Quelles réactions suscitent ces images ?

Quelles étaient les réactions « à chaud » des élèves lors de la visite de l'exposition ?

Et quels sont leurs réactions aujourd'hui à la vue de ces documents ?

- Faites réfléchir les élèves sur les questions suivantes :

Quelles leçons peut-on en tirer un siècle plus tard ?

Qu'est-ce que cela indique par rapport aux conséquences immédiates du traumatisme de guerre ?

Durée estimée : 20'

2e partie de l'animation

En donnant à chaque élève une pochette comportant quatre vignettes avec les lettres A – B – C – D – E, invitez-les individuellement à classer ces 5 images du plus compréhensible au moins compréhensible.

Invitez chacun à expliquer son classement.

Développez le débat en partant de chaque point de vue.

Durée estimée : 30'

3/ LA MEMOIRE DE GUERRE

Au sortir du conflit, le pays est ruiné et en deuil. La mémoire de la guerre, très vite essentielle, s'exprime par la production de nombreuses images et hagiographies dont les cartes postales d'hommage aux héros (la famille royale, le bourgmestre de Bruxelles ou encore des résistants exécutés sous l'occupation comme Edith Cavell, Philippe Baucq ou Gabrielle Petit) ou de manière plus durable encore. Ainsi, à l'instar du reste du pays, Bruxelles se couvre de monuments aux héros et des noms de rues sont également modifiés. Il s'agit à la fois de chasser toutes références à l'ennemi et à ses alliés mais aussi d'honorer une mémoire patriotique locale, nationale et internationale.

A Bruxelles, plus de 600 traces commémoratives, de la modeste plaque aux grands monuments, marquent l'espace public ! Les civils y ont une place très importante, à travers la figure du fusillé ou du déporté. Dès avant la fin de la guerre, la mémoire belge a glorifié la Belgique héroïque au front (personnifiée par le roi Albert puis par le soldat inconnu), et la Belgique martyre en pays occupé (le cardinal Mercier, Gabrielle Petit et d'autres).

1e partie de l'animation

Débat avec tout le groupe autour des questions suivantes :

Quel est le sens patriotique de toutes ces commémorations ?

Quelle est leur importance pour qu'une population se relève d'une telle épreuve ?

Ces commémorations indiquent-elles que les morts et les souffrances n'ont pas été vains et que la patrie sort ennoblie de cette épreuve ?

Sont-elles importantes pour aider les populations à surmonter les difficultés matérielles après la guerre, sur le plan du logement, du ravitaillement ou encore du travail ?

Durée estimée : 15'

2e partie de l'animation

Les corps des résistants exécutés sous l'occupation sont exhumés du Tir national, lieu emblématique de la répression des civils. Ils font l'objet d'hommages posthumes nationaux. Une foule immense est généralement présente ainsi que les plus hautes autorités du pays. L'armée rend, elle aussi, hommage aux civils résistants. En Belgique plus qu'ailleurs, la mémoire de guerre accorde une place de choix aux civils qui se sont engagés contre l'occupant.

Quel lien faire avec le fait que Bruxelles est aussi la principale ville européenne occupée durant tout le conflit ?

Au niveau local aussi, les cérémonies se multiplient. Les écoles sont, une nouvelle fois, étroitement associées à l'événement. L'enjeu est la transmission : les enfants doivent s'imprégner du modèle de ceux qui se sont battus pour la patrie. La notion de sacrifice est valorisée, avec en exergue les invalides qui garderont à jamais des stigmates de leur expérience de guerre. La lecture de la guerre reste toujours très patriotique : les approches pacifistes ne se développeront qu'ultérieurement.

Quel est aujourd'hui, le sens de ces récits d'il y a plus de cent ans ?

Que faut-il aujourd'hui transmettre aux jeunes concernant ce conflit ?

Comment mettre au centre de nos apprentissages des notions de paix plutôt que de guerre ?

Durée estimée : 10'

3e partie de l'animation

Replacez les enfants dans la perspective de la ville de Bruxelles qui, préparant le retour de la famille royale et les cérémonies qui l'accompagnent, avait alloué un budget pour l'érection de huit monuments provisoires en stuc (de ces monuments provisoires, il ne reste, hormis le seul à avoir été édifié en bronze et dédié à la Brabançonne, qu'une mémoire de papier et filmée dans les actualités du 22 novembre notamment). Ils devaient évoquer chacun à leur façon l'une des facettes des quatre années de guerre (l'héroïsme de la petite Belgique face à l'envahisseur allemand, les soldats morts pour la patrie, l'aide alimentaire, la résistance des civils à travers la figure d'Edith Cavell, le roi, la reconnaissance aux héros et aux blessés, la paix, la Brabançonne).

Divisez-les en duos auxquels vous distribuez une feuille A4.

Sur celle-ci, demandez-leur de concevoir le monument qui, selon eux, représente ce qu'il faut transmettre aujourd'hui de cette Première Guerre mondiale dans l'espace public de la Ville.

A la fin de l'animation, prenez le temps d'afficher les différentes esquisses et invitez le groupe à échanger ses impressions.

Durée estimée : 25'

4/ LES CROISEMENTS DE POPULATIONS

Des milliers d'habitations ont été détruites pendant la guerre et plus aucune maison n'a été construite entre1914 et 1918. A la recherche d'un toit, des milliers de réfugiés des régions dévastées affluent vers la capitale. La situation n'y est pourtant pas meilleure : à leur retour, nombre d'exilés bruxellois constatent quant à eux que leurs logements d'avant-guerre sont occupés ou que leurs anciens propriétaires ont vendu leurs meubles pendant la guerre. D'autres familles ont été contraintes de quitter leur logement, incapables de payer les arriérés de loyers.

La situation est très difficile et durera plusieurs années. En 1919, par exemple, ce sont plus de 600 personnes qui occupent les baraquements du Tir national dont beaucoup de réfugiés. Un service permanent de surveillance y est mis en place pour contrôler ces populations considérées comme socialement à risque.

Les années 1920 verront ensuite le développement de quartiers entiers de la capitale et de cités sociales puis d'immeubles à appartements pour loger la population citadine en plein essor.

Amenez les élèves à imaginer la rencontre entre deux familles.

Une première famille d'ouvriers textiles de la ville de Roubaix dans le Nord de la France est évacuée vers la Belgique par l'autorité occupante à l'automne 1918. Contraints de tout abandonner, **Adèle et Constant** n'ont pas eu le temps de fermer la porte de leur petite maison et de protéger leurs biens. Ils sont allés chercher leurs deux jeunes enfants – Marie et Célestin - à la petite école du village et ont rapidement constitué un baluchon leur permettant de survivre le temps de faire la route à pied vers la capitale belge. Ils ne pouvaient emporter que 35 kilos de bagages. A quatre, on y est vite ! Ils ont marché le long des chemins ou dans les talus boueux avant d'arriver, épuisés et les semelles de leurs chaussures trouées, à Bruxelles. Ils errent quelques heures avant d'être dirigés vers un des hospices et asiles de la ville destinés aux réfugiés.

Dans le vaste réfectoire de la rue du Lombard où pas moins de 13.000 réfugiés sont ravitaillés par la ville, ils rencontrent Louise qui leur distribue du pain. **Louise et son mari Hector** appartiennent à la classe moyenne. Ils habitaient une maison unifamiliale dans le centre de la ville qu'ils ont dû quitter car ils ne savaient plus payer le loyer. Ils vivent maintenant dans un deux-pièces sur le grand boulevard. Depuis le début de l'occupation, la philanthropie constitue pour cette famille une forme d'engagement patriotique. Mais Louise et Hector savent aussi que leur propre situation est très précaire. Avec leurs trois enfants - Camille et les jumeaux Léo et Léa, qui ont le même âge que les enfants d'Adèle et Constant – ils ont besoin des restaurants économiques pour survivre. Néanmoins, avec ceux-ci, les apparences sont sauves : les classes moyennes continuent à fréquenter d'autres lieux que les classes sociales plus défavorisées et préservent le sentiment d'appartenir à un milieu plus nanti.

Ces deux familles se rencontrent. Leurs membres sont amenés à se parler d'eux.

1e partie de l'animation

Durée estimée : 15 à 20'

Divisez le groupe de la classe en quatre sous-groupes. Deux sous-groupes explorent la rencontre du point de vue de la première famille. Les deux eux autres du point de vue de la deuxième.

Amenez les élèves à se rappeler des contenus de l'exposition et à utiliser des **mots liés au corps humain**. Les membres de ces familles passent entre autres par le corps pour exprimer leurs difficultés dans une capitale rendue exsangue par bientôt quatre années d'occupation.

2e partie de l'animation

Durée estimée : 10 à 15'

Ensuite, distribuez à chaque sous-groupe l'image de la porte d'entrée d'une maison et invitez-les à y noter la question qui, en construisant cette rencontre imaginaire, leur paraît essentielle.

3e partie de l'animation

Durée estimée : 10 à 15'

Amenez l'ensemble du groupe à partager ses interprétations de la rencontre.

Celles-ci peuvent également être jouées.

Sur une cinquième porte blanche, à la fin de l'exercice, tout le groupe notera en trois phrases son interprétation de l'histoire de ces familles dans les années qui ont suivi la Grande Guerre.